

LA Jeunesse de Flute

La petite sœur arriva un soir, au crépuscule. Elle parut sur le seuil de la porte, portant une étroite ceinture en bois noir qui était tout son bagage. On entendit une voix chantante: —Je suis la garde-malade envoyée par notre mère. —Elle entra, s'assit, glissant dans l'ombre de l'antichambre. —Menez-moi près de mon malade. Son sourire monta dans la chambre douloureuse. Elle se pencha sur la chaise longue où Philippe était étendu, enveloppé dans des couvertures. Elle mit gentiment sa petite main sur celle du jeune homme. —Nous vous guérirons, dit-elle. Oh! le regard que la mère leva vers celle-là qui apportait l'espoir! Et ce soir-là, dans la salle à manger qui se rassemblait plus autour des mets sans savoir que des visages angossés et des silences oppressés d'inquiétudes, les figures se détendirent, les verres tintèrent plus clair, l'intimité se rasséréna d'une douceur confiante, et le repas fut presque gai, pour la première fois depuis longtemps. Si bien qu'au dessert, le père déclara: —Nous allons boire une bouteille de champagne pour fêter votre arrivée, ma sœur. —Très volontiers. Elle accepta sans prouderie. Les règles de son ordre étaient très tolérantes. Et elle même n'avait point de raideur ni d'unction monastiques. Sous sa cornette de gros filage et le lincoln bleu de sa robe, elle était de la vie en fleur.

Cela durait depuis des mois, cette maladie de Philippe qui, à la suite d'une pneumonie, restait phibique à vingt-deux ans. Il était là-haut, dans sa chambre, où sa face amaigrie et ses yeux trop brillants souffraient dans le recueillement des rideaux toujours baissés. L'ombre de cette chambre tombait sur toute la maison où les yeux anxieux n'avaient plus que la lueur d'une veilleuse.

La petite sœur arrivée dans le crépuscule transforma aussitôt l'atmosphère. Il semblait que, par la porte ouverte devant elle, étaient entrés aussi une bouffée d'air pur, un rayon de lumière, une odeur vague de printemps. Elle allait, venait, préparait les potions, rangeait les linges, remuait l'oreiller, gardait dans ces besognes une grâce voltigeante que rien ne salissait. Philippe contemplant la petite sœur avec ravissement. —Comment vous appelez-vous? —Sœur Lucile. Ce nom fit le jour clair dans la chambre. —Restez là, sœur Lucile, restez après de moi. Je me sens mieux de vous voir à mon côté. Elle s'assaya près de son malade, et posait ses mains légères sur les mains moites, sur le front brûlant. Elle le regardait en souriant.

Une douceur inconnue pénétrait le jeune homme, sous l'influence de ce charme. Et ce n'était pas une apparition immatérielle, une impalpable figure de vitrail qui se penchait sur sa souffrance. En mettant ses mains sur les siennes, c'était de la vie qu'elle posait sur lui, de la vie fraîche, qui sentait bon. Ils restaient ainsi longuement, sans rien dire. Aucun son ne troublait cette limpidité. Mais, un soir, Philippe murmura: —Vous avez de jolies mains, sœur Lucile, et vous avez de jolis yeux. Les mains tremblèrent, s'éloignèrent, et, sous les paupières subitement baissées, le regard sembla prendre le voile.

—Monsieur Philippe, si vous me dites encore une chose semblable, je serai obligée de partir. Il devint très pâle et ferma les yeux. Elle donna ses soins plus à distance. Mais elle ne pouvait pas éviter les effluements nécessaires. Et ses mains étaient de celles qui laissent un peu de tendresse partout où elles se posent.

Le lendemain, il l'appela: —Sœur Lucile! Elle s'approcha. —Vous êtes fatiguée! —Oh!... Soyez calme. Prenez votre potion. Elle la lui tendit. Mais la main s'arrêta, au bord de la tasse. Philippe, en se relevant, la frôla d'un baiser.

Sœur Lucile avait repris sous son bras sa petite caisse en bois noir. Elle s'en allait, quittant sans retard la maison où elle venait d'être outragée... Mais la mère l'attendait à la porte, et son regard suppliant lui barrait le chemin. —Nous ne pouvons plus nous passer de vous ici... Et votre départ le tuerait. Pauvre mère! Elle ne songeait pas à en être jalouse, de cette étrangère qui avait pris toute la place auprès de son enfant. Elle détournait son pur regard de la pente dangereuse de cette intimité. Qu'il vécût, mon Dieu! Et qu'il y eût du bonheur dans ses yeux!

—De grâce, ne partez pas. Sœur Lucile posa sa petite caisse en bois noir. Grave, le visage sévère, elle remonta vers la chambre. Son sourire était parti. Le printemps sonnait au clochette des nias. Les m-decims permirent que Philippe sortit sur la terrasse. Installé sur sa chaise longue, entouré de coussins, il tendait ses mains maigres comme pour la tirer vers lui, pour s'en couvrir... Le ciel était d'une limpidité profonde. Il y avait seulement de petits nuages blancs et frêles qui flottaient très haut dans l'espace, peut-être la lessive des anges suspendue à des cordes invisibles. Philippe et sœur Lucile se tenaient là, l'un près de l'autre, enveloppés dans la tiédeur de l'atmosphère et l'haleine des jar dins d'avril. Par-dessus le mur de la terrasse, un acacia jetait ses branches. Quand elles se couvraient leurs fleurs, la terrasse était pleine de pétales tombés... Et ce fut un après-midi, dans une heure de douceur lumineuse, que le jeune homme osa l'aventure. —Sœur Lucile... La cornette se pencha avec un battement d'ailes. —Je vous aime. Les ailes de la cornette battirent brusquement, comme un oiseau blessé...

Les ailes blanches s'étaient enfuies. Rien n'avait pu les retenir. Vite, vite, elles s'élevaient envolées dans la rue où descendait le soir. Elles étaient ailées s'abattre sur les dalles d'une église. La parole scandaleuse n'avait pas troublé sœur Lucile dans son cœur ni dans sa chair. Mais elle l'avait atteinte dans sa virginité sacrée. Elle avait violé le refuge où la religieuse s'était mise au-dessus des tentations humaines. Un prêtre pour se confesser, pour se faire laver de l'outrage... Mais le confessionnal était vide, l'église était déserte. La nuit commençait à tomber. Et la petite sœur demeurait toute seule, sans guide, sans appui, dans le bouleversement de sa conscience. Elle ne pouvait pas retourner au couvent avec cette salissure sur elle... —Marie, éclairez-moi! Jésus, dirigez-moi, puisque je suis seule en votre présence! Pendant longtemps, la petite sœur resta là, prosternée, dans l'attente du chuchotement divin qui descendrait sur elle. Les ailes blanches glissaient de nouveau dans la rue où allaient-elles dans la nuit obscure? Possédées par une brise mystérieuse, elles revenaient vers la maison qu'elles avaient quittée. Après de la porte, elles s'arrêtaient, et s'immobilisaient dans l'ombre.

Sœur Lucile regardait la façade. Des lumières paraissaient derrière les fenêtres, non la clarté des lampes calmes, mais des lueurs inquiètes et agitées. Il y avait un mauvais coup de vent dans l'intérieur de cette demeure. La porte s'ouvrit, un homme sortit. Sœur Lucile reconnut le médecin. —Est-il plus mal? demanda-t-elle en s'élançant vers lui. —Ah! c'est vous, ma sœur. La pauvre garçon est perdu. Une émotion violente a dû briser le fragile ressort. Il a peut-être quinze jours à vivre... Il n'y a plus qu'à adoucir sa fin. Droite, grave, résolue, sœur Lucile repassa le seuil où elle était arrivée un soir, au crépuscule. Elle remonta l'escalier vers celui qui allait mourir. Et toute sa grâce odorante fit de nouveau éclosion dans la chambre, où son sourire revint penché sur Philippe.

—Vous dit-il, quand ils furent seuls. Vous êtes revenue, ma sœur. Vous me pardonnez donc? Elle inclina vers cette souffrance son visage charmant, et doucement, chaste, mit un baiser sur les paupières du jeune homme. —Oh! sœur Lucile... sœur Lucile... m'aimez-vous aussi? —Je vous aime, dit elle.

Le charitable mensonge fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses Les charitables mensonges fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses

Par la fenêtre ouverte entrant la fête du printemps. Mais ce n'était pas de là que venait la

lumière. Elle venait de celle qui, en laissant éclater sa ferveur, en répandant la séduction qu'elle avait cachée sous le voile, apparaissait une adorable créature d'amour.

Sœur Lucile n'écartait plus les paroles ardentes. Elle les accueillait près du cloître où s'était enferrmé son cœur comme dans un coffre auxquel on ne refuse pas l'automne.

—Donnez-moi vos mains, sœur Lucile. Donnez-moi vos yeux. Votre regard me ressuscite. Elle donna ses mains et son sourire. Elle donnait sa grâce et son parfum. Elle donnait sa loyauté et sa pudeur. Elle donnait peut-être son salut éternel.

Car elle était la fiancée du Christ, et ne devait recevoir le murmure amoureux d'aucun homme. Mais ce n'était pas à l'homme qu'elle faisait son don, c'était à sa souffrance. Et partout où il y a de la souffrance, n'y a-t-il pas un peu de Jésus?

Sa pitié devait elle donc s'arrêter aux plaies du corps et au verserment des tristes? Et en entourant le moribond des flûtes de douceur et de tendresse qui charmeraient sa fin, trahissait-elle son serment et le rôle auquel elle s'était vouée? Ne remplissait-elle pas, au contraire une mission de pitié supérieure, de charité plus haute, de plus noble et plus généreuse sacrifice? Et si elle pechait contre les règles monastiques et scandalisait la morale humaine, ne restait-elle pas aussi la servante attentive et la fiancée fidèle de son divin Ami?

Et l'enchantement continua. Le mensonge de sœur Lucile enveloppa le pauvre garçon jusqu'à l'heure suprême où l'agonisant demanda: —Sœur Lucile, donnez-moi vos lèvres. Elle se pencha sur lui. Elle les donna. C'est ainsi qu'il mourut, avec un baiser sur la bouche.

Alors seulement la petite sœur alla se confesser au prêtre.

Les ailes blanches s'étaient enfuies. Rien n'avait pu les retenir. Vite, vite, elles s'élevaient envolées dans la rue où descendait le soir. Elles étaient ailées s'abattre sur les dalles d'une église.

La parole scandaleuse n'avait pas troublé sœur Lucile dans son cœur ni dans sa chair. Mais elle l'avait atteinte dans sa virginité sacrée. Elle avait violé le refuge où la religieuse s'était mise au-dessus des tentations humaines.

Un prêtre pour se confesser, pour se faire laver de l'outrage... Mais le confessionnal était vide, l'église était déserte. La nuit commençait à tomber.

Et la petite sœur demeurait toute seule, sans guide, sans appui, dans le bouleversement de sa conscience. Elle ne pouvait pas retourner au couvent avec cette salissure sur elle...

—Marie, éclairez-moi! Jésus, dirigez-moi, puisque je suis seule en votre présence!

Pendant longtemps, la petite sœur resta là, prosternée, dans l'attente du chuchotement divin qui descendrait sur elle.

Les ailes blanches glissaient de nouveau dans la rue où allaient-elles dans la nuit obscure? Possédées par une brise mystérieuse, elles revenaient vers la maison qu'elles avaient quittée.

Après de la porte, elles s'arrêtaient, et s'immobilisaient dans l'ombre.

Sœur Lucile regardait la façade. Des lumières paraissaient derrière les fenêtres, non la clarté des lampes calmes, mais des lueurs inquiètes et agitées.

Il y avait un mauvais coup de vent dans l'intérieur de cette demeure. La porte s'ouvrit, un homme sortit. Sœur Lucile reconnut le médecin.

—Est-il plus mal? demanda-t-elle en s'élançant vers lui.

—Ah! c'est vous, ma sœur. La pauvre garçon est perdu. Une émotion violente a dû briser le fragile ressort. Il a peut-être quinze jours à vivre... Il n'y a plus qu'à adoucir sa fin.

Droite, grave, résolue, sœur Lucile repassa le seuil où elle était arrivée un soir, au crépuscule. Elle remonta l'escalier vers celui qui allait mourir.

Et toute sa grâce odorante fit de nouveau éclosion dans la chambre, où son sourire revint penché sur Philippe.

—Vous dit-il, quand ils furent seuls. Vous êtes revenue, ma sœur. Vous me pardonnez donc?

—Oh! sœur Lucile... sœur Lucile... m'aimez-vous aussi?

—Je vous aime, dit elle.

Le charitable mensonge fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses

lumière. Elle venait de celle qui, en laissant éclater sa ferveur, en répandant la séduction qu'elle avait cachée sous le voile, apparaissait une adorable créature d'amour.

Sœur Lucile n'écartait plus les paroles ardentes. Elle les accueillait près du cloître où s'était enferrmé son cœur comme dans un coffre auxquel on ne refuse pas l'automne.

—Donnez-moi vos mains, sœur Lucile. Donnez-moi vos yeux. Votre regard me ressuscite. Elle donna ses mains et son sourire. Elle donnait sa grâce et son parfum. Elle donnait sa loyauté et sa pudeur. Elle donnait peut-être son salut éternel.

Car elle était la fiancée du Christ, et ne devait recevoir le murmure amoureux d'aucun homme. Mais ce n'était pas à l'homme qu'elle faisait son don, c'était à sa souffrance. Et partout où il y a de la souffrance, n'y a-t-il pas un peu de Jésus?

Sa pitié devait elle donc s'arrêter aux plaies du corps et au verserment des tristes? Et en entourant le moribond des flûtes de douceur et de tendresse qui charmeraient sa fin, trahissait-elle son serment et le rôle auquel elle s'était vouée? Ne remplissait-elle pas, au contraire une mission de pitié supérieure, de charité plus haute, de plus noble et plus généreuse sacrifice? Et si elle pechait contre les règles monastiques et scandalisait la morale humaine, ne restait-elle pas aussi la servante attentive et la fiancée fidèle de son divin Ami?

Et l'enchantement continua. Le mensonge de sœur Lucile enveloppa le pauvre garçon jusqu'à l'heure suprême où l'agonisant demanda: —Sœur Lucile, donnez-moi vos lèvres. Elle se pencha sur lui. Elle les donna. C'est ainsi qu'il mourut, avec un baiser sur la bouche.

Alors seulement la petite sœur alla se confesser au prêtre.

Les ailes blanches s'étaient enfuies. Rien n'avait pu les retenir. Vite, vite, elles s'élevaient envolées dans la rue où descendait le soir. Elles étaient ailées s'abattre sur les dalles d'une église.

La parole scandaleuse n'avait pas troublé sœur Lucile dans son cœur ni dans sa chair. Mais elle l'avait atteinte dans sa virginité sacrée. Elle avait violé le refuge où la religieuse s'était mise au-dessus des tentations humaines.

Un prêtre pour se confesser, pour se faire laver de l'outrage... Mais le confessionnal était vide, l'église était déserte. La nuit commençait à tomber.

Et la petite sœur demeurait toute seule, sans guide, sans appui, dans le bouleversement de sa conscience. Elle ne pouvait pas retourner au couvent avec cette salissure sur elle...

—Marie, éclairez-moi! Jésus, dirigez-moi, puisque je suis seule en votre présence!

Pendant longtemps, la petite sœur resta là, prosternée, dans l'attente du chuchotement divin qui descendrait sur elle.

Les ailes blanches glissaient de nouveau dans la rue où allaient-elles dans la nuit obscure? Possédées par une brise mystérieuse, elles revenaient vers la maison qu'elles avaient quittée.

Après de la porte, elles s'arrêtaient, et s'immobilisaient dans l'ombre.

Sœur Lucile regardait la façade. Des lumières paraissaient derrière les fenêtres, non la clarté des lampes calmes, mais des lueurs inquiètes et agitées.

Il y avait un mauvais coup de vent dans l'intérieur de cette demeure. La porte s'ouvrit, un homme sortit. Sœur Lucile reconnut le médecin.

—Est-il plus mal? demanda-t-elle en s'élançant vers lui.

—Ah! c'est vous, ma sœur. La pauvre garçon est perdu. Une émotion violente a dû briser le fragile ressort. Il a peut-être quinze jours à vivre... Il n'y a plus qu'à adoucir sa fin.

Droite, grave, résolue, sœur Lucile repassa le seuil où elle était arrivée un soir, au crépuscule. Elle remonta l'escalier vers celui qui allait mourir.

Et toute sa grâce odorante fit de nouveau éclosion dans la chambre, où son sourire revint penché sur Philippe.

—Vous dit-il, quand ils furent seuls. Vous êtes revenue, ma sœur. Vous me pardonnez donc?

—Oh! sœur Lucile... sœur Lucile... m'aimez-vous aussi?

—Je vous aime, dit elle.

Le charitable mensonge fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses

brassa son jeune séide (car les cymbales étaient jeunes encore). Les trombones attendirent l'encouragement de leurs sourires: une contre-basse lui détacha un coup d'œil envious; la caisse se frotta les mains: —"Il ira loin!"

Sœur Lucile n'écartait plus les paroles ardentes. Elle les accueillait près du cloître où s'était enferrmé son cœur comme dans un coffre auxquel on ne refuse pas l'automne.

—Donnez-moi vos mains, sœur Lucile. Donnez-moi vos yeux. Votre regard me ressuscite. Elle donna ses mains et son sourire. Elle donnait sa grâce et son parfum. Elle donnait sa loyauté et sa pudeur. Elle donnait peut-être son salut éternel.

Car elle était la fiancée du Christ, et ne devait recevoir le murmure amoureux d'aucun homme. Mais ce n'était pas à l'homme qu'elle faisait son don, c'était à sa souffrance. Et partout où il y a de la souffrance, n'y a-t-il pas un peu de Jésus?

Sa pitié devait elle donc s'arrêter aux plaies du corps et au verserment des tristes? Et en entourant le moribond des flûtes de douceur et de tendresse qui charmeraient sa fin, trahissait-elle son serment et le rôle auquel elle s'était vouée? Ne remplissait-elle pas, au contraire une mission de pitié supérieure, de charité plus haute, de plus noble et plus généreuse sacrifice? Et si elle pechait contre les règles monastiques et scandalisait la morale humaine, ne restait-elle pas aussi la servante attentive et la fiancée fidèle de son divin Ami?

Et l'enchantement continua. Le mensonge de sœur Lucile enveloppa le pauvre garçon jusqu'à l'heure suprême où l'agonisant demanda: —Sœur Lucile, donnez-moi vos lèvres. Elle se pencha sur lui. Elle les donna. C'est ainsi qu'il mourut, avec un baiser sur la bouche.

Alors seulement la petite sœur alla se confesser au prêtre.

Les ailes blanches s'étaient enfuies. Rien n'avait pu les retenir. Vite, vite, elles s'élevaient envolées dans la rue où descendait le soir. Elles étaient ailées s'abattre sur les dalles d'une église.

La parole scandaleuse n'avait pas troublé sœur Lucile dans son cœur ni dans sa chair. Mais elle l'avait atteinte dans sa virginité sacrée. Elle avait violé le refuge où la religieuse s'était mise au-dessus des tentations humaines.

Un prêtre pour se confesser, pour se faire laver de l'outrage... Mais le confessionnal était vide, l'église était déserte. La nuit commençait à tomber.

Et la petite sœur demeurait toute seule, sans guide, sans appui, dans le bouleversement de sa conscience. Elle ne pouvait pas retourner au couvent avec cette salissure sur elle...

—Marie, éclairez-moi! Jésus, dirigez-moi, puisque je suis seule en votre présence!

Pendant longtemps, la petite sœur resta là, prosternée, dans l'attente du chuchotement divin qui descendrait sur elle.

Les ailes blanches glissaient de nouveau dans la rue où allaient-elles dans la nuit obscure? Possédées par une brise mystérieuse, elles revenaient vers la maison qu'elles avaient quittée.

Après de la porte, elles s'arrêtaient, et s'immobilisaient dans l'ombre.

Sœur Lucile regardait la façade. Des lumières paraissaient derrière les fenêtres, non la clarté des lampes calmes, mais des lueurs inquiètes et agitées.

Il y avait un mauvais coup de vent dans l'intérieur de cette demeure. La porte s'ouvrit, un homme sortit. Sœur Lucile reconnut le médecin.

—Est-il plus mal? demanda-t-elle en s'élançant vers lui.

—Ah! c'est vous, ma sœur. La pauvre garçon est perdu. Une émotion violente a dû briser le fragile ressort. Il a peut-être quinze jours à vivre... Il n'y a plus qu'à adoucir sa fin.

Droite, grave, résolue, sœur Lucile repassa le seuil où elle était arrivée un soir, au crépuscule. Elle remonta l'escalier vers celui qui allait mourir.

Et toute sa grâce odorante fit de nouveau éclosion dans la chambre, où son sourire revint penché sur Philippe.

—Vous dit-il, quand ils furent seuls. Vous êtes revenue, ma sœur. Vous me pardonnez donc?

—Oh! sœur Lucile... sœur Lucile... m'aimez-vous aussi?

—Je vous aime, dit elle.

Le charitable mensonge fleurit dans la chambre de souffrance. Il balançait autour du lit ses rameaux parfumés. Il effleurait en paresseuses

Journaliste, Berlioz était, en «let, puisqu'il tenait à cette époque le feuilleton musical du "Journal des Débats," mais c'était tout de même excessif, de la part de son "confère" de la docte "Revue," de lui dénier la qualité de musicien.

—Si l'Institut, disait encore P. Scudo, n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. Ce qui nous sépare de M. Berlioz n'est point un incident de polémique ni une manière particulière d'envisager l'art musical tout entier. Dans un de ces rares moments où les intérêts de sa position lui permettaient d'être sincère, M. Adam disait: "Quand j'entends la musique de M. Berlioz, il me semble que j'assiste à une expérience d'acoustique. Il soufflé dans tous les instruments non pas pour exprimer une idée, mais pour éprouver la sonorité." Voilà qui va faire éclater de rire les partisans de nos jours de l'ateur des "Trois."

Et, en effet, il faut avouer que la postérité a donné un certain démenti aux apprêts et aux prévisions de P. Scudo, qui était, parti pris à part, un écrivain de haute valeur et qui, en général, savait de quoi il parlait.

Mais laissons la des considérations qui nous entraînent trop loin, et disons succinctement ce que fut, malgré P. Scudo et quelques autres, la première représentation de "Le Trouvère," le "Trouvère" ou "Trois."

Le lundi 11 janvier 1857 fut lieu, au théâtre impérial de l'Opéra, la "première" du "Trouvère." L'Empereur et l'Impératrice y assistèrent, ainsi que ce que tout Paris renfermait à cette époque "d'illustre et de charmant," pour employer les expressions dont se servit, à cette occasion, un critique musical bien oublié aujourd'hui, M. A. de Royer.

"Le Trouvère" malgré la pléiade de Scudo, remporta un succès. On attendait, non sans quelque inquiétude, les débuts de Mme Lanteri, qui devint plus tard Mme Gaynard Lanteri. Or, des les premières notes qu'elle laissa tomber, le public l'avait adoptée avec transport, et ce fut au milieu d'un véritable triomphe que la jeune cantatrice vint saluer ses admirateurs, après la chute du rideau du premier acte.

Les autres protagonistes de l'œuvre de Verdi furent: Gaynard, dans le rôle de Manrico; Bonchi, dans celui du comte; Mme Bergh-Mauvo, dans l'incarnation de la tragique Azucena. Ces excellents artistes eurent leur part légitime d'applaudissements, mais, encore une fois, c'est Mme Lanteri qui, dans le très difficile rôle de Léonore, excita l'enthousiasme. Cet enthousiasme fut partagé par les souverains, qui firent remettre à Mme Lanteri, durant un entr'acte, un bracelet de la plus grande richesse.

Mme Lanteri, écrivait M. A. de Royer, déjà cité, phrase avec simplicité et largeur, elle prononça et articula avec tant de netteté, qu'on ne perd pas un mot de ce qu'elle dit... Et plus loin: "Le Meierère" a été bissé aux acclamations du public. Il faut louer également les artistes, les chanteurs et l'orchestre... Mme Lanteri n'a pas seulement brillé par sa jeunesse et par sa fraîcheur dans cette scène dramatique et émouvante, elle a eu des inspirations de tragédienne, des élans de tendresse et de désespoir à faire croquer la salle, des phrases d'un fini et d'une délicatesse extrêmes... etc., etc."

Quelques jours après la "première" de l'Opéra avait lieu au théâtre impérial italien, une autre "première," celle de "Rigoletto," également de Verdi. Les noms des artistes qui l'interprétèrent sont encore dans la mémoire de ceux qui avaient vingt ans en 1857. C'étaient la Frezzolini, l'Alboni, pour les hommes; Corsi et Matti pour les femmes!... Que ces temps sont loin de nous!... Où sont elles les belles spectatrices de l'Opéra et des Italiens!... Celles qui ont survécu à cette période exquise de l'histoire de Paris ont maintenant des cheveux blancs, et c'est avec un mélancolique sourire qu'elles entretiennent leurs petites enfants de leurs enthousiasmes et de leurs admirations d'antretrois.

La "première" du Trouvère.

La direction de l'Opéra de Paris vient de donner une représentation de gala au profit du monument de Verdi. L'œuvre choisie était le "Trouvère" qui n'avait pas été représenté depuis de longues années à l'Académie nationale de musique. Les interprètes étaient: MM. Alvarez, Manrique; Noté, comte de Lanzi; Chambon, Fernand; Mmes Grandjean, Léonore; Héglon, Azucena. Cette reprise d'un des opéras les plus populaires du maître italien a donné quelque actualité aux incidents qui en marquent la "première."

Un des adversaires déclarés de Verdi était le critique de la "Revue des Deux Mondes," l'irascible P. Scudo. En apprenant que l'Opéra s'appropriait à prendre le "Trouvère," il bondit de colère, et voici de quelle façon ladite colère s'exprima: "L'Opéra, qui est toujours le premier théâtre lyrique de l'Europe, à ce que croient et disent les Parisiens, l'Opéra nous prépare une agréable surprise pour le commencement de la prochaine année (1857), c'est le besoin d'entendre le "Trouvère" sur la scène de l'Opéra se faisait généralement sentir. Voilà ce qu'on prépare pour nos étranges, sur la grande scène qui a vu éclore les chefs-d'œuvre de Guck, de Piccini, de Sacchini, de Rossini, de Meyerbeer!..."

Ah! non, il n'aurait pas Verdi, P. Scudo. Et il ne s'en cachait pas, il faut lui rendre cette justice. Il disait du "maestro" italien qu'il lui manquait, musicalement parlant, bien entendu, la distinction, l'élégance et la variété. "M. Verdi," écrivait-il, est un musicien de la décadence. Il en a tous les défauts, la violence de style, le déconu des idées, la crudité des couleurs, l'impropriété du langage avec d'énormes prétentions à l'effet. Des formules d'accompagnement d'une pauvreté extrême sont un véritable supplice pour les oreilles délicates qui veulent être séduites par la Muse et non pas violentées, prises d'assaut comme la tour de Malakoff!"

Chose singulière: le contempteur de Verdi était aussi de Berlioz, quoique Berlioz puisse être considéré comme l'antithèse de Verdi.

Lorsque l'Institut nomma Berlioz à la place laissée vacante par Edmond Adam, P. Scudo n'y tint plus: "Il fallait un musicien, rigité, dans la "Revue des Deux Mondes," et c'est un journaliste qu'on a choisi!"

Journaliste, Berlioz était, en «let, puisqu'il tenait à cette époque le feuilleton musical du "Journal des Débats," mais c'était tout de même excessif, de la part de son "confère" de la docte "Revue," de lui dénier la qualité de musicien.

—Si l'Institut, disait encore P. Scudo, n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. Ce qui nous sépare de M. Berlioz n'est point un incident de polémique ni une manière particulière d'envisager l'art musical tout entier. Dans un de ces rares moments où les intérêts de sa position lui permettaient d'être sincère, M. Adam disait: "Quand j'entends la musique de M. Berlioz, il me semble que j'assiste à une expérience d'acoustique. Il soufflé dans tous les instruments non pas pour exprimer une idée, mais pour éprouver la sonorité." Voilà qui va faire éclater de rire les partisans de nos jours de l'ateur des "Trois."

Et, en effet, il faut avouer que la postérité a donné un certain démenti aux apprêts et aux prévisions de P. Scudo, qui était, parti pris à part, un écrivain de haute valeur et qui, en général, savait de quoi il parlait.

Mais laissons la des considérations qui nous entraînent trop loin, et disons succinctement ce que fut, malgré P. Scudo et quelques autres, la première représentation de "Le Trouvère," le "Trouvère" ou "Trois."

Le lundi 11 janvier 1857 fut lieu, au théâtre impérial de l'Opéra, la "première" du "Trouvère." L'Empereur et l'Impératrice y assistèrent, ainsi que ce que tout Paris renfermait à cette époque "d'illustre et de charmant," pour employer les expressions dont se servit, à cette occasion, un critique musical bien oublié aujourd'hui, M. A. de Royer.

"Le Trouvère" malgré la pléiade de Scudo, remporta un succès. On attendait, non sans quelque inquiétude, les débuts de Mme Lanteri, qui devint plus tard Mme Gaynard Lanteri. Or, des les premières notes qu'elle laissa tomber, le public l'avait adoptée avec transport, et ce fut au milieu d'un véritable triomphe que la jeune cantatrice vint saluer ses admirateurs, après la chute du rideau du premier acte.

Les autres protagonistes de l'œuvre de Verdi furent: Gaynard, dans le rôle de Manrico; Bonchi, dans celui du comte; Mme Bergh-Mauvo, dans l'incarnation de la tragique Azucena. Ces excellents artistes eurent leur part légitime d'applaudissements, mais, encore une fois, c'est Mme Lanteri qui, dans le très difficile rôle de Léonore, excita l'enthousiasme. Cet enthousiasme fut partagé par les souverains, qui firent remettre à Mme Lanteri, durant un entr'acte, un bracelet de la plus grande richesse.

Mme Lanteri, écrivait M. A. de Royer, déjà cité, phrase avec simplicité et largeur, elle prononça et articula avec tant de netteté, qu'on ne perd pas un mot de ce qu'elle dit... Et plus loin: "Le Meierère" a été bissé aux acclamations du public. Il faut louer également les artistes, les chanteurs et l'orchestre... Mme Lanteri n'a pas seulement brillé par sa jeunesse et par sa fraîcheur dans cette scène dramatique et émouvante, elle a eu des inspirations de tragédienne, des élans de tendresse et de désespoir à faire croquer la salle, des phrases d'un fini et d'une délicatesse extrêmes... etc., etc."

Quelques jours après la "première" de l'Opéra avait lieu au théâtre impérial italien, une autre "première," celle de "Rigoletto," également de Verdi. Les noms des artistes qui l'interprétèrent sont encore dans la mémoire de ceux qui avaient vingt ans en 1857. C'étaient la Frezzolini, l'Alboni, pour les hommes; Corsi et Matti pour les femmes!... Que ces temps sont loin de nous!... Où sont elles les belles spectatrices de l'Opéra et des Italiens!... Celles qui ont survécu à cette période exquise de l'histoire de Paris ont maintenant des cheveux blancs, et c'est avec un mélancolique sourire qu'elles entretiennent leurs petites enfants de leurs enthousiasmes et de leurs admirations d'antretrois.

La "première" du Trouvère.

Journaliste, Berlioz était, en «let, puisqu'il tenait à cette époque le feuilleton musical du "Journal des Débats," mais c'était tout de même excessif, de la part de son "confère" de la docte "Revue," de lui dénier la qualité de musicien.

—Si l'Institut, disait encore P. Scudo, n'est pas le gardien jaloux de certains principes nécessaires pour lesquels il a été créé, il n'a plus de raison d'être. Ce qui nous sépare de M. Berlioz n'est point un incident de polémique ni une manière particulière d'envisager l'art musical tout entier. Dans un de ces rares moments où les intérêts de sa position lui permettaient d'être sincère, M. Adam disait: "Quand j'entends la musique de M. Berlioz, il me semble que j'assiste à une expérience d'acoustique. Il soufflé dans tous les instruments non pas pour exprimer une idée, mais pour éprouver la sonorité." Voilà qui va faire éclater de rire les partisans de nos jours de l'ateur des "Trois."

Et, en effet, il faut avouer que la postérité a donné un certain démenti aux apprêts et aux prévisions de P. Scudo, qui était, parti pris à part, un écrivain de haute valeur et qui, en général, savait de quoi il parlait.